Histoire littéraire.

J. SCHNEIDER, *De enuntiatis secundariis interpositis questiones Plautinae* : Diss. Leipzig, Dresden, Dittert, 1937, 182 pages.

Grosse dissertation, de texte compact, écrite en un latin pénible, avec une mise en œuvre monumentale, sur un sujet menu.

L'auteur part de ce principe que l'insertion d'un énoncé secondaire dans le corps d'un énoncé principal constitue un progrès dans l'articulation de la phrase, et atteste un art déjà en possession de moyens raffinés. Appliquant ce principe à la phrase de Plaute, il catalogue, analyse, commente tous les exemples de chaque disposition avec un luxe de détails et une multiplicité de subdivisions propres à égarer plus qu'à éclairer le lecteur. Qu'on en juge par cette avalanche de titres et sous-titres :

I) De collocatione traditionali... ; *A)* De collocatione quae in ordine naturali rerum posita est... ; 1) De enuntiatis interpositis quae applicantur certis nominibus ; *a)* De rationibus grammaticis ; 1) De enuntiativis relativis... Avant même d'aborder la première phrase, on est préparé à ne pas comprendre.

Le soin apporté par M. Schneider à son enquête est extrême, ses relevés impitoyables, sa précision et sa minutie infinies, et les résultats semblent récompenser ses efforts, car ils sont d'une rigueur mathématique : la proportion des constructions « en insertion », si l'on considère les pièces de Plaute dont la chronologie est à peu près fixée, s'accroît régulièrement à mesure qu'on avance, au point que M. Schneider se croit autorisé à proposer pour tout l'ensemble des vingt pièces une chronologie fondée sur la différence des indices d'insertions : de 72, 2, pour la *Mostellaria*, à 127, 1, pour les *Captivi* (p. 171-172)

C'est trop de mathématique et trop de certitude. Il n'y a pas de pareille régularité en matière de langue, et la seule considération du tableau établi par M. Schneider nous montre sa complaisance à interpréter les faits ; l'indication fournie par Cicéron (*De sen.* 50) sur l'âge du *Pseudolus* et du *Truculentus* ne suffit pas à les dater par rapport au *Trinummus* avec assez de précision pour justifier le rapport *Pseud.* 104, 7 ; *Truc.* 107, 1 ; *Trin.* 120, 7 ; l'antériorité de l'*Epidicus* par rapport aux *Bacchides* ne justifie pas leur insertion aux cinquième et huitième places. Et, si nous prenons pour base, par exemple, la chronologie établie par P. Lejay, la succession *Men.*, *Cist.*, *Aul.*, *Stich.*, *Trin.*, *Capt.*, *Pseud.*, *Bacch.*, ne répond en rien à la progression de M. Schneider. Le contraire eût été étonnant.

Dirai-je qu'autant que ses conclusions chiffrées, les principes de M. Schneider m'inquiètent. Comment peut-on répéter aujourd'hui,

comme une chose évidente, cette vieille affirmation que « les membres primaires de l'énoncé, sujet et verbe régissant, occupent le début et la fin de la période, car, par nature, la fin a même prééminence que le début, du fait que la fin de l'énoncé s'imprime dans la mémoire en attendant la fin de l'énoncé suivant » (p. 145) ! Je laisse de côté les nombreuses erreurs du même genre qui vicient à chaque instant les interprétations de M. Schneider. Mais aussi d'où aurait-il sa science et sa documentation? M. Schneider est un jeune (né en 1910), contemporain de l'autarcie ; on n'a qu'à voir sa bibliographie pour se rendre compte qu'il n'a consulté que des ouvrages allemands (cinq exceptions !) ; il ignore tout des études qui ont été consacrées dans les différents pays à la structure de la phrase. Travail énorme, très méritoire, utilisable pour qui saura dominer la question, mais qui, faute de méthode et d'un point de départ assuré, ne prouve pas ce qu'il voulait prouver.

J. Marouzeau.

Fr. della Corte, *La poesia di Varrone Reatino ricostituita* (Memorie della Reale Accademia delle Scienze di Torino, Serie 2ª, t. LXIX, Parte II, 1937-1939), 102 pages.

Le titre du mémoire de M. Fr. della Corte sollicite vivement la curiosité et la lecture de son travail ne déçoit pas : c'est une merveille de subtilité. Partant du texte de Nonius Marcellus, tel qu'il est établi dans l'édition des *Grammatici latini* de Keil, et tirant parti des travaux de Schneidewin, Hertz, Riese, Schmidt, Froehde, Marx, Lindsay, Strzelecki, l'auteur tente par une voie non encore battue la reconstitution de la poésie de Varron de Réate.

D'après lui, la bibliothèque de Nonius contenait apparemment une quarantaine de textes, parmi lesquels les comédies de Plaute, le *De officiis* de Cicéron, le *Catilina* et le *Jugurtha* de Salluste, qui nous sont parvenus à peu près intégralement et forment le groupe des survivants, tandis que d'autres œuvres, comme les poésies de Varron, n'ont survécu que sous forme de fragments brefs ou de citations vagues. Le « jeu » consiste à confronter les citations incluses dans le texte de Nonius et le texte de Plaute, Térence, Lucrèce, Varron, Salluste, Cicéron, Virgile, Aulu-Gelle, présentement connu : sur 659 citations, 36 seulement sont erronées. Aux yeux de M. Fr. della Corte, de tels résultats prouvent l'esprit critique de Nonius et la sûreté de ses compilations ; si l'œuvre de Cicéron nous était aujourd'hui inconnue, une reconstitution tentée à l'aide des citations de Nonius aurait conduit à des attributions exactes ; donc, pour retrouver Varron, l'autorité de Nonius n'est pas discutable.

Une deuxième question se pose : les citations d'auteurs présentées par

Nonius sont sans ordre apparent. A la suite de l'examen auquel il s'est appliqué, M. Fr. della Corte explique de la façon suivante cette anomalie : les insertions de citations hétérogènes sont dues au désir de grouper autour d'un mot insolite des termes plus intelligibles et le terme cité entraîne avec lui la citation du texte auquel il appartient ; en outre, on reconnaît dans ces groupements de mots des associations fondées sur les similitudes ou sur les analogies de désinences, sur les affinités étymologiques ou les connotations sémantiques ; de là, les séquences de citations qui bouleversent la chronologie, l'ordre des paragraphes ou des vers, la série des catégories grammaticales. Par suite, M. della Corte est amené à distinguer entre les mots qui ont une place primaire et ceux qui jouent seulement un rôle exégétique : il croit ainsi retrouver la trame de la poésie varronienne, après avoir retiré les mots ou citations qui n'ont été incorporés à la liste primitive que par rescousse.

Il applique, dès lors, cette méthode aux *corpora* varroniens inclus dans Nonius : le peu de place dont on dispose dans un compte-rendu ne permet pas de suivre le subtil commentateur dans son enquête ; on devinera, à travers ce résumé, les trésors de finesse qu'il a dépensés à discuter de l'ordre des fragments, de leurs rapports internes et externes, de la chronologie des 18 *saturae menippeae* du premier *corpus* ou de l'ordre des *saturae* « à double titre » du second, de leurs allusions, des rapprochements qu'elles suscitent ou qu'elles supposent avec des œuvres littéraires, des idées religieuses, des recherches scientifiques de tous genres ; la même méthode est appliquée aux autres recueils varroniens avec une égale maestria et fait ressortir l'intérêt politique de maint fragment. Un dernier chapitre traite de la tradition des œuvres varroniennes et en fait ressortir la richesse : CL livres de *Ménippées*, X livres de *Poèmes*, VI livres de *Pseudotragoediae*, IV livres de *Satires*, dont M. Fr. della Corte se propose de donner une édition critique, dont on devine l'intérêt, après les promesses de son mémoire, où, avec une imagination et une ingéniosité rares, il donne, à l'aide de 4 ou 5 fragmenticules, l'histoire intégrale de la *satura* perdue.

Je n'en suis que plus à l'aise pour dire mes scrupules en face d'une telle entreprise : M. Fr. della Corte a sans doute expliqué loyalement ses perplexités, fait l'aveu de ses hésitations, pris toutes sortes de garanties contre les risques d'erreurs, mais il semble s'être souvent laissé gagner par l'ivresse de la logique et par l'enchantement de l'imagination ; la subtilité a des attraits auxquels on résiste mal et l'adresse est promptement convertie en virtuosité ; il y paraît trop ici et l'on est à la fois surpris, irrité et ravi de penser que le vraisemblable peut n'être pas toujours vrai. Ces quelques réserves n'entament pas l'impression très favorable qui se dégage de ce mémoire, mais elles répondront, je

pense, au sentiment de tout lecteur exercé à la *Quellenforschung* et à la reconstitution conjecturale.

Jean Cousin.

Marian Plezia, *De Ciceronis « Academicis » dissertationes tres* : Eos, Lwów, 1937, 65 pages.

On sait quel caprice de la fortune, en conservant des *Academica posteriora* le début du premier livre, des *Academica priora* le second, a fait de ces deux tronçons inégaux un assemblage disparate.

La critique se devait de restituer autant que possible dans son intégrité l'une et l'autre version de l'ouvrage de Cicéron ; et c'est ce qu'à son tour a tenté de faire M. Marian Plezia. Se fondant en particulier sur ce qui subsiste de la seconde rédaction, sur les allusions du second livre (Lucullus) aux questions traitées dans le premier (Catulus), les renseignements de Cicéron lui-même dans ses autres écrits, le *Contra Academicos* de saint Augustin, il cherche à établir quels étaient le sujet et la composition du premier livre primitif, ainsi que des deux premiers livres des *Académiques* qui en sont issus, et où Varron a pris la place de Catulus comme principal interlocuteur.

Quant aux livres III et IV, on peut s'en faire une idée d'après le *Lucullus*, auquel Cicéron les avait substitués, et un certain nombre de fragments, que Plasberg, en dernier lieu, a recueillis et classés dans son édition.

La seconde « dissertation » traite des sources. L'auteur commence par déterminer à l'aide de quels critères on peut distinguer ce que Cicéron emprunte directement à sa source de ce qu'il ajoute de son propre fonds, en s'inspirant à l'occasion, comme il va de soi, mais sous une forme plus personnelle et plus libre, de ses lectures philosophiques. Le discours attribué à Lucullus dans le second livre a sa source, d'après M. Plezia, dans un ouvrage et un seul d'Antiochus d'Ascalon ; celui de Cicéron, dans un traité de Clitomaque et, accessoirement, dans une réponse de Philon de Larisse au *Sosos* d'Antiochus. Suivent enfin, sur la manière dont Cicéron utilise ses auteurs, des considérations applicables en fait à toute son œuvre philosophique : elles nous confirment dans l'opinion que Cicéron apporte à ce genre de recherches des tendances naturelles ou acquises d'orateur et de lettré ; et c'est sans doute une des raisons de sa réserve à l'égard du stoïcisme, de ses sympathies pour l'Académie.

Reprenant enfin les conclusions des deux premières parties, la troisième est une analyse de la suite des idées dans le *Lucullus*, ou, si l'on préfère, une sorte de paraphrase, accompagnée d'un commentaire philosophique, à la fois historique et critique.

Toutes ces recherches sont assez minutieuses et se fondent sur un grand nombre de rapprochements de détail : il faudrait, pour en rendre un compte exact et surtout pour en discuter les résultats, entrer dans des développements presque aussi longs que le travail lui-même. Bornons-nous à dire que l'enquête est menée avec conscience et avec soin. Sans peut-être apporter grand'chose d'essentiellement nouveau, elle complète, précise et parfois rectifie les conclusions et jugements antérieurs. On ne peut guère se flatter d'ailleurs, en une matière aussi conjecturale, d'énoncer autre chose, le plus souvent, que des opinions probables. Mais ce genre d'examen n'est jamais inutile ; il oblige à passer en revue les aspects divers d'une question, attire à nouveau l'attention sur ce qui, peut-être, aurait échappé, et contribue par là à l'intelligence et à la juste appréciation des textes qui nous sont parvenus. A ce titre, l'étude de M. Plezia est de celles qu'on trouvera profit à consulter.

Paul VALLETTE.

Wirklichkeitsbild und Gefühlsentwicklung bei Properz, von Erich REITZENSTEIN (Philologus, Supplement band XXIX, H. 2) : Dieterich, Leipzig, 1936, 6 Mk.

Que Properce soit un auteur difficile, on n'y saurait contredire, pour peu qu'on ait pris contact avec ses *Élégies*, non pas superficiellement et à vol d'oiseau, mais avec le ferme dessein de les comprendre, si possible, dans tous leurs détails.

Ce n'est pas que, chez lui, chaque pensée prise à part reste énigmatique. Mais on n'aperçoit pas toujours le lien qui unit les pensées entre elles. Il a des « raccourcis » redoutables, et il demande à ses lecteurs une collaboration que tous ne sont pas d'humeur à lui accorder.

M. Erich Reitzenstein, qui garde à ce poète une vive admiration, est persuadé qu'une étude approfondie des *Élégies* permet, en plus de cas, d'améliorer les commentaires modernes, même les plus récents, et de prendre une idée plus juste de l'originalité propre du talent de Properce.

Il a divisé son travail en quatre chapitres, plus un appendice. Le premier est intitulé *Épigramme ou Élégie?* le second, *Style de Properce et style d'Ovide ;* le troisième, *Récit et sentiment.* Dans le quatrième et l'appendice, il étudie les hypothèses de Jachmann[1] et de Knoche[2] sur les interpolations dont aurait souffert le texte des *Élégies.*

Pour donner un spécimen de sa manière, choisissons après lui la pièce 21 du livre I.

Elle n'est pas d'une clarté parfaite, en ce sens qu'il est difficile de se

1. *Rhein. Museum*, t. 84 (1935), p. 193 et suiv.
2. *Rhein. Museum*, t. 85, 1936, p. 8-63.

représenter la « situation » que Properce avait imaginée. Comme elle est fort courte (dix vers en tout), le plus simple est de la traduire, afin que le lecteur puisse juger « sur pièces » :

O toi qui te hâtes pour éviter un sort pareil au mien, soldat qui es sorti blessé des tranchées d'Etrurie, pourquoi, (à entendre) mes gémissements, roules-tu des yeux exorbités[1] ? Je suis une unité de votre groupe de combat, (de toi) la plus proche. Puisses-tu sauver ta vie, et tes parents en avoir de la joie[2], — à la condition que voici : que (ta) sœur ne se doute pas, en te voyant pleurer, de ce qui s'est passé — (je veux dire) que Gallus, après avoir réussi à passer à travers les glaives de César, n'a pu échapper à des mains inconnues ! Quant aux ossements épars qu'elle aura trouvés sur les collines d'Etrurie, qu'elle sache que ce sont les miens !

Il s'agit donc d'un soldat de l'armée d'Antoine (le frère du triumvir), qui s'est tiré, non sans blessures, du désastre infligé aux siens par Octavien, en 41. Il fuit, l'œil aux aguets. Et voici que, soudain, il s'arrête terrifié. Qu'a-t-il donc vu et entendu? C'est ici que les exégètes de Properce ne sont point d'accord.

Rothstein, dans son copieux et suggestif commentaire (réimprimé en 1920), suppose qu'il rencontre le cénotaphe d'un mort et y lit une inscription. Lachmann et Leo pensent à l'*eidôlon* d'un guerrier tombé. Birt admet qu'il s'agit d'un fantôme qui apparaît en rêve (?) au fugitif.

M. Erich Reitzenstein propose une explication plus vraisemblable, qui lui semble trouver dans le texte même de solides appuis.

Non, ce n'est pas un mort qui interpelle le rescapé, c'est un mourant. Alors que le *miles* en question s'avançait avec précaution, l'attention tendue à l'extrême, un gémissement l'a fait sursauter, et son regard chavire d'effroi (v. 3). Le moribond se hâte de le rassurer : il est un de ses camarades de combat ; lui aussi, il avait réussi à s'enfuir, et voilà qu'il va succomber à une agression dont il ne sait d'où elle est partie (v. 8). Déjà presque délié de la vie qui lui échappe, il veut du moins confier à ce compagnon d'armes, que la chance paraît mieux servir que lui, quelques suprêmes recommandations. Il lui dit son nom, lui indique brièvement ce qui lui est arrivé et, en lui souhaitant de se tirer d'affaire, soumet pourtant ce vœu à une condition (c'est le *sic* du vers 5 — emploi bien connu : qu'on se rappelle le *Sic te diva potens Cypri*... d'Horace, *Odes*, I, 3). Laquelle?

Ici, l'explication de M. Reitzenstein se fait particulièrement subtile.

La *soror* du vers 6 ne serait pas la sœur du mourant, mais celle du *miles* à qui il murmure ses volontés dernières. Toutefois, il faut supposer un lien entre l'infortuné et cette *soror* (une fiancée? une maîtresse? une

1. Vers 3 : *Quid nostro gemitu turgentia lumina torques?*
2. Vers 5 : *Sic te servato ut possint gaudere parentes.*

épouse?). Celui-ci ne veut pas que le survivant trahisse par des larmes inopportunes la lamentable aventure dont il a été victime — cette mort misérable, alors qu'il pouvait se croire déjà hors d'affaire. Mais il ne saurait être question de dissimuler à la jeune femme qu'il a péri. Elle le croira tombé au cours de la bataille. Et naturellement elle tiendra à rendre à ce qui sera resté de sa dépouille les suprêmes devoirs. Mais comment identifier ses ossements, parmi tant d'autres? Dans son détachement déjà résigné, le mourant ne veut pas qu'elle s'en mette en peine : qu'elle considère seulement que les ossements qu'elle ensevelira sont ceux de celui qu'elle a (sans doute) aimé, et qu'elle se tienne pour quitte envers lui !

L'interprétation ainsi développée n'appartient pas tout entière à M. Reitzenstein. Hommel l'avait entrevue (*Philol. Wochenschrift*, 46, 1926, p. 988). Mais il l'a mise au point assez ingénieusement. Il est évident que, si, au vers 6, on conserve le *ne* du *Neapolitanus*, il faut trouver le moyen de concilier les vers 6-8 avec les vers 9-10.

M. Reitzenstein pose ensuite, après d'autres critiques, la question de savoir si cette petite pièce est une « épigramme » ou une « élégie ». Il est fréquent qu'une épigramme soit faite de l'interpellation d'un mort au passant anonyme qui regarde le monument sous lequel il est enseveli. Ici, c'est un mourant qui parle, et ce n'est pas à un inconnu qu'il s'adresse. Au surplus, il se peut que Properce se soit souvenu de ce motif depuis lontemps traditionnel. Mais il extrait d'un fait dont il ne détaille guère les circonstances, se contentant de les suggérer, les éléments spirituels, sentimentaux, tragiques même qu'il y voit inclus. Et, en ce sens, cette poésie, si elliptique soit-elle, est riche d'émotion et se rattache bien au genre élégiaque, tel que Properce l'a conçu : avare de détails concrets, abondant en notations psychologiques.

Tel est, en effet, au regard de M. Reitzenstein, le trait le plus frappant des *Élégies*. Quand il s'agit de raconter des aventures d'amour, Ovide conserve un sang-froid spirituel qui lui permet de n'oublier aucun détail et de fournir de ses bonnes fortunes une image précise, audacieuse parfois. Properce, lui, n'a souci, en pareil cas, que de ce qui est susceptible de mettre en relief la force et la profondeur des sentiments éveillés en lui par ses expériences amoureuses. De là, beaucoup moins de logique, de suite, de clarté que chez Ovide ; mais une puissance bien supérieure d'émotion, de sincérité, de pathétique.

Aussi Reitzenstein se sent-il peu disposé à s'aventurer dans le jeu qui consiste à restituer arbitrairement un ordre plus « satisfaisant », ou à supprimer des interpolations supposées. On ne peut avoir recours à ce procédé un peu brutal que là où une interprétation très serrée, et qui tient compte du caractère spécial de la composition chez Properce, n'aboutit à aucun résultat appréciable.

Les futurs commentateurs de Properce ne négligeront pas les analyses rigoureuses que Reitzenstein est amené à donner d'une vingtaine de pièces propertiennes pour repérer le lien que d'autres critiques ont considéré, en tels passages, comme insaisissable, et pour modérer les exigences excessives de la « raison moderne », plus avide d'exacte cohérence que le poète n'a voulu l'être lui-même[1].

P. DE LABRIOLLE.

N. SALANITRO, *Tibullo* : Napoli, Loffredo, 1938, 194 pages.

Dans ce petit livre, alertement écrit et fort exactement informé des travaux dont Tibulle a été l'objet, M. Salanitro s'est proposé de donner du poète et de son œuvre l'image d'ensemble qui manquait jusqu'ici. Il a repris à pied d'œuvre les nombreux problèmes qui se posent au sujet du recueil transmis sous le nom de Tibulle, problèmes dont, le plus souvent, les données sont trop incomplètes pour permettre une solution certaine : biographie du poète, chronologie de ses œuvres, formation du *Corpus Tibullianum*, personnalité de Sulpicia et de Lygdamus. En confrontant les arguments de ses prédécesseurs, il fait apparaître la vanité de maintes discussions et ne craint pas de dénoncer l'indigence de notre information.

Sur la personne même de Tibulle, on ne sait à peu près rien. M. Salanitro adopte pour sa naissance la date de 54, qui s'accorde assez bien avec les circonstances de sa vie et les quelques synchronismes qu'on peut établir. Pour nous, l'histoire de sa vie se confond avec celle de ses amours. Que le roman et Tibulle et de Délie se soit développé conformément au scénario traditionnel de l'élégie, cela n'implique nullement qu'il soit sorti de l'imagination, d'ailleurs assez médiocre, du poète. La sincérité

1. Naturellement les paraphrases de M. Reitzenstein ne sont pas toutes acceptables sans réserve. C'est ainsi qu'il épilogue (p. 26 et suiv.) sur le vers 49 de la pièce III du livre IV. Il s'agit d'une jeune femme, Aréthuse, frustrée de son mari que de lointaines expéditions guerrières retiennent en Orient. Elle se désole de sa longue absence et regrette de n'avoir pu l'accompagner parmi les dures épreuves de ses campagnes. Ici se placent deux vers que M. Reitzenstein entend à sa façon :

Omnis amor magnus, sed aperto in conjuge maior :
Hanc Venus, ut vivat, ventilat ipsa facem.

Il les rattache, non pas à ce qui les précède, mais à ce qui les suit, à l'*à quoi bon* de la jeune épouse, à qui ses toilettes sont maintenant indifférentes, puisque son mari n'est pas là pour les admirer.

Il lui faut, pour cela, donner à *aperto* un sens fort peu usuel : « tout amour est grand, mais il est plus grand *quand le mari est là sous vos yeux* ».

Il paraît beaucoup plus simple de lier ces deux vers à l'affirmation courageuse du bonheur qu'Aréthuse aurait éprouvé à suivre son mari. Elle n'aurait pas rougi de vivre avec lui au milieu des camps; car « tout amour est grand, mais il est plus grand encore, quand il s'agit d'un mari *qui l'est à la face des hommes* »!

du ton garantit sans doute la réalité des événements. Mais Tibulle stylise les faits et, comme il est incapable de développer un thème sentimental sans faire appel aux lieux communs, il est fort difficile — et vain par surcroît — de vouloir retracer avec précision les épisodes de cette banale aventure. L'essentiel est que Délie ne soit pas une « Iris en l'air », non plus que Némésis et qu'une troisième bien-aimée, qui, selon M. Salanitro, ne serait autre que la poétesse Sulpicia.

Quant à la publication, l'auteur admet, comme on le fait généralement, que le livre I des *Élégies* parut en 26-25, mais, contrairement à la plupart des critiques, il suppose que c'est Tibulle lui-même qui donna son livre II au public en 24-23. La publication du livre III, destinée à honorer la mémoire du poète, aurait suivi sa mort de peu ; elle aurait été faite par Sulpicia et Ovide, qu'il faut reconnaître sous le pseudonyme de Lygdamus, encouragés par Messala et peut-être Domitius Marsus. Ainsi aurait été reconnue à Tibulle la dignité de chef d'école. Il conviendrait donc d'appeler cercle de Tibulle le groupe littéraire qu'on est convenu de désigner comme le cercle de Messala. L'identification de Lygdamus et d'Ovide, jadis proposée par Gruppe, est, d'après M. Salanitro, « fondée sur une base logique et scientifique ». Dans le livre III, les élégies 3, 9 et 11 doivent être rendues au « canzoniere » de Sulpicia. Les pièces 19 et 20 concernent l'amour de Tibulle pour cette poétesse.

Une série de chapitres apporte de nouvelles touches au portrait de Tibulle. L'auteur montre que l'amitié a tenu une place fort restreinte dans son inspiration poétique, qu'en revanche son amour pour Marathus, qui révèle un trait assez fâcheux de son tempérament, n'a pas moins d'importance que ses passions pour Délie et Némésis. Interprétant fort judicieusement les élégies I, 7 (sur les exploits guerriers de Messala) et II, 5 (en l'honneur de Messalinus élu quindécemvir), il met en lumière la médiocre aptitude du poète à l'expression des sentiments nationaux.

On souscrira sans peine à sa conclusion fortement motivée. Le trait dominant de la poésie tibullienne est sans nul doute la sincérité, que n'étouffe jamais l'usage intempérant que fait Tibulle des lieux communs les plus rebattus. Son inspiration, fondamentalement élégiaque, est, par cela même, condamnée à rester assez humble, incapable de grands élans et de vastes résonances. Le plus souvent, le poète ne réussit pas à fondre ses impressions multiples en une synthèse harmonieuse. De même, la caractéristique de son art est la simplicité ; chez lui, les vers coulent faciles et alertes, son style est classiquement élégant et limpide ; il ignore les procédés savants de la symétrie numérique et de la correspondance strophique.

André Boulanger.

Th. Zieliński, *Horace et la société romaine du temps d'Auguste* : Coll. de l'Institut français de Varsovie, V ; Paris, Les Belles-Lettres, 1938, 235 pages.

Ce livre est de la même inspiration que celui de Mlle Guillemin sur Pline le Jeune, et il rendra les mêmes services. Quant à sa facture, elle rappelle celle des ouvrages si aimables de G. Boissier sur Horace ou Cicéron : même bonhomie, même humanité, même familiarité avec le monde des anciens, même complaisance et ingéniosité à l'évoquer, même don d'en découvrir dans les textes les traces les plus menues et de les rendre parlantes. Trop? penseront peut-être quelques-uns. Il faut bien de la subtilité et de l'exégèse pour retrouver dans les Odes le fil de l'histoire amoureuse d'Horace, pour voir dans Lalagé une petite voisine de campagne à laquelle Horace songe pour le mariage, pour déduire de la dédicace d'un pin à Diane que l'idylle matrimoniale en est au point où « ils vont avoir beaucoup d'enfants ».

Le livre porte la peine d'être un recueil de conférences, et les obligations du genre imposent sans doute à l'auteur de se mettre à la portée de son public. Ce qu'il lui offre, c'est de la science plaisante et assimilable, mais on peut faire confiance à un savant tel que M. Zieliński pour attendre de lui des vues solides, étayées sur des documents, et telles que peut les présenter dans chaque domaine un spécialiste; car, spécialiste, M. Zieliński l'est et de l'histoire littéraire, et de l'histoire religieuse, et de la philologie.

Plusieurs problèmes irritants paraissent plus proches d'une solution vraisemblable quand on a suivi la démonstration de M. Zieliński ; celui du « républicanisme » d'Horace, celui de sa « conversion politique », celui de son « opportunisme philosophique » (je prends le mot à mon compte, il n'est pas de M. Zieliński).

Dix de ces conférences ont trait à la vie et aux idées d'Horace : la société et les amis, la politique, la religion et la philosophie, l'amour, la nature ; deux sont de caractère plus littéraire et présentent des idées importantes, sujettes à discussion, dans un raccourci qui peut-être fait tort à la démonstration : la position d'Horace entre les deux écoles opposées des « antiquaires » et des « cacozèles » demanderait à être fixée avec une précision plus convaincante ; quant au secret de la poésie d'Horace (Xe conférence), il est effleuré de façon à donner seulement le regret de plus larges développements ; pour un homme qui, comme M. Zieliński, a écrit des choses si pertinentes sur le rythme de la langue latine, il valait peut-être mieux ne pas toucher au rythme horatien que de se borner à ce qui est dit p. 220-221 ; et, enfin, sur le sujet du « mot mis en sa place »,

du mot « prégnant », du mot en « abusio », comme dit Cicéron, et, comme dit Horace lui-même, en « iunctura noua », quel beau sujet c'était, et propre à nous révéler justement le secret de l'esthétique horatienne (p. 222-223) !

Les conférences de M. Zieliński ont dû être délicieuses à entendre ; elles sont agréables à lire ; mais surtout il faut les lire comme venant d'un maître qui a bien plus à dire qu'il ne dit, et à qui il faut demander, mieux que des enseignements rapides, des suggestions de recherches nouvelles.

J. Marouzeau.

J. M. Restrepo-Millan, *Horacio, su lirica ante el gusto moderno* : Suppl. à la « Revista de las Indias », VIII : Bogota, Imprenta Nacional, 1938, 197 pages.

J'ai eu maintes fois, dans ces dernières années, à signaler un renouveau des études classiques dans l'Amérique du Sud ; plusieurs pays y ont leur part : aujourd'hui, c'est la Colombie qui nous apporte sa contribution.

Nous n'attendons pas, après tant d'ouvrages sur la lyrique d'Horace, et surtout dans une publication d'intérêt local, une remise en question et des nouveautés sensationnelles. Mais le livre n'en a pas moins, même pour nous Occidentaux proches du foyer classique, un intérêt réel. Peut-être, en un sens, surtout pour nous.

Je veux dire qu'à faire le voyage au delà des mers, il se pourrait bien qu'Horace ait gagné, comme ces vins, — dirais-je si je ne craignais la plaisanterie —, qu'on embarquait, paraît-il, au temps des navires à voile, pour leur faire faire un tour du monde qui les « mûrissait ». On a dit non sans apparence de raison que, pour juger la culture humaniste dans laquelle nous plongeons, nous manquons de recul, et il est possible que des peuples décentrés vis-à-vis d'elle en aient une vision plus claire ; n'est-il pas vrai qu'à force de vivre près de Virgile, Cicéron, Horace, nous en venons à ne plus les voir avec des yeux neufs?

Ceux qui lisent couramment l'espagnol ne manqueront pas de trouver plaisir et profit à ce livre : Ce que n'est pas Horace, Ce qu'est Horace, Les odes patriotiques, religieuses, L'amitié, Les chansons, Les méditations (on voit que le plan n'est pas tellement différent de celui qu'à suivi M. Zieliński ; cf. ci-dessus). A travers tous ces chapitres, on verra Horace confronté avec le monde moderne, jugé par contraste ou par ressemblance, moins expliqué (ce n'était pas le but de l'auteur) que goûté et proposé au goût d'un lecteur non prévenu.

De toutes les idées, souvent ingénieuses, qu'on rencontrera chemin faisant, je n'en veux retenir ici qu'une, propre à fournir la clef de bien

des incertitudes touchant l'esthétique d'Horace : c'est qu'Horace est un poète difficile de sujets faciles : le compliqué, l'artificiel, le savant est à la surface, dans la forme ; et le fond est simplicité, bon sens et norme. Qu'on veuille bien réfléchir à cette idée simple, et on en trouvera la vérification propre à éclairer et les étapes de la recherche scientifique et la pratique de l'enseignement.

J. Marouzeau.

F. W. Lenz, [Études sur Ovide].

Les lecteurs de cette *Revue* connaissent bien M. Lenz, naguère Levy, qui a dû changer de nom d'abord et ensuite de patrie, et qui, dans ses tribulations d'Allemagne en Italie et d'Italie Dieu sait où, a trouvé le moyen de poursuivre ses travaux scientifiques. Il s'est fait le spécialiste des élégiaques : j'ai signalé ici son édition de Tibulle, remaniée en 1937 (cf. cette *Revue*, 1937, p. 391), et sa réédition des *Fastes* d'Ovide (1933, p. 254).

Il vient de réunir, sous le titre *Parerga Ovidiana*, une série de Notes extrêmement importantes qui ont été présentées à une séance de l'Académie des Lincei (Roma, Bardi, 1938, 91 pages) ; I : De Angeli Politiani studiis Ovidianis (De Nuce, De Tristibus, De Arte amatoria, De Remediis, De Ibide, De Amoribus, De Fastis) ; II : De fonte quodam editionis principis Romanae ; III : De novo quodam codicis Ovidiani fragmento ; IV : De Remediorum florilegio Monacensi.

Dans une autre brochure, extraite des *Rendiconti del r. Istituto Lombardo (Lettere)*, t. LXXI, 1, 1938, p. 133-144, sous le titre *Il « primus Mediceus » di Nicolao Heinsius*, M. Lenz établit par de bons arguments que le manuscrit ainsi désigné n'est autre que le Laurent. plut. 36, 32, les divergences pouvant s'expliquer par la négligence qu'apportait Heinsius à ses collations. Il y a là un complément heureux aux recherches entreprises par Alton et Slater pour jeter quelque lumière dans le savant fatras de Heinsius.

Mais cet article ne nous présente qu'un à-côté du labeur que M. Lenz a consacré aux Pontiques. Nous lui devons, en effet, dans la collection du *Corpus Paravianum* une splendide édition, qui laisse loin derrière elle les travaux antérieurs.

Elle est une reprise de l'édition Teubner publiée par le même auteur en 1922 d'après les collations de R. Ehwald. Mais cette « retractatio » a la valeur d'un repentir, car M. Lenz, s'étant rendu compte que les matériaux réunis par Ehwald ne méritaient pas tout crédit, a fait une collation complète des trois manuscrits les plus anciens, un de Hambourg et deux de Munich, et il en tire toute une moisson de rectifications, dont le

plus bel exemple est celui qui est cité à la p. IX de la Préface : un *usa*, dû à une faute de lecture de Heinsius (pour *illa*), a passé dans toutes les éditions successives. M. Lenz apporte encore plusieurs autres collations nouvelles ; malheureusement, il a dû se priver de revoir les manuscrits parisiens de Heinsius, n'ayant pu encore, à la date où j'écris (ô honte de notre époque !), obtenir des autorités françaises le visa qui lui aurait permis de venir travailler à Paris.

Il n'est pas dans mon propos de procéder ici à un examen détaillé du texte ; je tiens seulement à souligner que le grand mérite de cette édition est de nous offrir pour la première fois un apparat critique sincère, qu'on trouvera abondamment pourvu de notes, de signalisations, d'explications, propre à faire avancer la critique ovidienne.

L'édition est pourvue d'un Index nominum, mais elle est dépourvue de commentaire ; je rappelle que le premier livre des Pontiques a fait l'objet d'une édition commentée de A. Scholte (cf. cette *Revue*, t. XIII, 1935, p. 387).

Plus que ces articles, plus que cette édition, M. Lenz apporte à l'étude d'Ovide une contribution inestimable, sous la forme d'un « Bericht » qui a paru dans le *Jahresbericht für die Altertumswissenschaft* de Bursian, Bd. 264 (1939, 1), p. 1-168 ; cent soixante-huit pages de texte compact, comprenant l'exposé et la critique de tout ce qui a été publié sur Ovide pendant la dernière décade (1928-1937). Et il faut relever que cette contribution n'est qu'une suite, car M. Lenz lui-même, sous le nom de Levy, avait précédemment donné dans le même périodique deux Rapports non moins complets sur la production ovidienne des années 1919 à 1928, lesquels faisaient suite eux-mêmes à des Rapports de Riese et Ehwald allant de 1873 à 1919. Près de soixante-dix ans de bibliographie ininterrompue ; de quoi inciter au travail — ou décourager? — les amateurs de philologie ovidienne.

J. Marouzeau.

Ladislaus Strzelecki, *De Senecae Trimetro iambico* : Krakow, 1938 (Rozprawy Wydzialu Filologicznego, Plolskiej Akademii Umiejętnosci, t. LXV, 5), 109 pages.

On sait le zèle que les philologues de Pologne ont apporté aux travaux de métrique, appliqués, il est vrai, plus au grec qu'au latin. L'ouvrage de L. Strzelecki apporte une nouvelle contribution à cette discipline, sous la forme d'une monographie relative à la facture du *trimètre iambique* (sénaire iambique) *dans les tragédies de Sénèque*. On n'avait pas écrit de travail important sur cette question depuis l'étude de H. Hocke, *Die Metra des Tragikers Seneca*, Halle, 1862. Le travail de L. Strzelecki

comporte quatre chapitres d'inégale longueur, renfermant chacun un certain nombre de thèses dont l'énoncé, imprimé en typographie spéciale, rend très claire la lecture de l'ouvrage.

Le premier chapitre traite de la facture du vers par rapport au dialogue, et notamment du changement d'interlocuteur à l'intérieur du vers ïambique (ἀντιλαβή). Les conclusions de cette étude méritent d'être signalées. Sénèque n'admet jamais le changement d'interlocuteur après les premier, cinquième, sixième temps faibles, ni après les troisième et cinquième temps forts, ni après un élément résolu. La coupure la plus normale est après le troisième temps faible : notons que c'est celle qui correspond à la césure du vers. Le trimètre de Sénèque peut être divisé en deux ou quatre parties, jamais en trois. Dans le cas de la division en quatre tronçons, on a toujours affaire à deux interlocuteurs, jamais à quatre.

Le second chapitre étudie la fin du trimètre ïambique, qui est la partie la plus sensible du vers, et traite notamment de la nature des mots qui peuvent terminer le vers. Il ne paraît pas que, sur ce point, Sénèque se soit notablement écarté de la pratique courante des poètes latins. — Le troisième chapitre est un court excursus sur le cas soulevé par Lindsay, en 1892, de savoir si les mots du type *fácilius* peuvent être accentués sur la première syllabe. L'étude du vers de Sénèque ne paraît pas favorable à cette opinion. — Le quatrième chapitre, qui occupe à lui seul les deux tiers de l'ouvrage, étudie les différentes solutions admises pour les pieds iambiques : solutions aux temps forts, proceleusmatique (le schéma est toujours ⏑ ⏑, ⏑ ⏑ | ⏑), solutions aux temps faibles. Il n'y a pas moins de vingt-cinq thèses sur cette matière, chaque cas comportant l'étude de plusieurs types. C'est dire que l'auteur a fait une étude exhaustive de toutes les possibilités. Au total, le trimètre de Sénèque comporte beaucoup plus de solutions que n'en admettait celui des tragiques grecs. Toutefois, aucun trimètre de Sénèque ne comporte plus de quatre éléments résolus.

Dans l'ensemble, pourtant, les poètes tragiques latins ont été soumis à des règles plus rigoureuses que les poètes comiques, pour ce qui touche la facture du vers. Notamment, on n'admet de solution de l'ïambe, au cinquième pied, que dans les vers qui se terminent par un mot ayant au moins quatre syllabes.

Une bibliographie assez copieuse termine l'ouvrage. On n'y voit cité qu'un seul métricien français, Havet. La date de 1924, donnée au *Cours élémentaire de métrique*, ne peut que créer une illusion, puisque cet ouvrage, désormais classique, remonte à 1886. Plus grave, dans ce travail où l'usage du trimètre grec est constamment étudié, est l'oubli de l'ouvrage important de J. Descroix, *Le trimètre ïambique des ïambographes*

à la comédie nouvelle, 1931. Il y a là négligence impardonnable, étant donné que J. Descroix a appliqué au trimètre grec les mêmes procédés d'investigation qui guidèrent l'érudit polonais dans son étude de Sénèque. Il se peut que, si les philologues français s'intéressaient plus aux questions de métrique, on aurait moins tendance à les oublier.

D'une tenue honorable, écrite en un latin lisible, la monographie de L. Strzelecki pourrait servir de modèle aux jeunes chercheurs qui voudraient s'engager dans cette voie. L'ouvrage apporte une contribution sérieuse à l'étude de l'histoire de la technique du vers ïambique : mieux encore, il peut rendre les plus grands services pour l'établissement du texte des tragédies de Sénèque.

A. Dain.

Lucia Peyrani, *Gli epigrammi di Seneca* : Pubblicazioni della Facoltà di Magistero della Università di Torino : Paravia, 129 pages.

Voici une des études les plus consciencieuses et, d'intention, les plus objectives sur la « paternité » annéenne des épigrammes dites de Sénèque.

L. Peyrani s'élève discrètement contre ceux, tels Herfurth en 1910, qui insistèrent sur les correspondances entre les situations décrites dans les épigrammes et les détails connus de la vie de Sénèque. Les preuves tirées du style (place des mots ; structure de la période ; choix des mots ; brièveté, ampleur de l'expression ; emploi des tropes, des figures) lui paraissent d'une bien plus grande valeur. Suivant une indication de M. Plessis (*Poésie latine*), elle s'est renseignée dans les *Troyennes*, dans les passages poétiques de l'*Apocolokyntose* sur ces divers éléments du style annéen, pour nous offrir ici une partie détachée d'une étude plus importante (en préparation) sur la langue poétique de Sénèque.

J'avoue que je sais gré à Lucia Peyrani plus encore de cet extrait qu'elle veut bien nous donner de son grand travail que de l'application qu'elle a tentée à la question présente de ces critères spéciaux. Dans cet examen minutieux des *epigrammata*, se peut-il qu'on nous parle toujours de la forme, abstraction faite du fond? Que prouve l'anaphore, par exemple, si nous ne reconnaissons dans l'opuscule quelque pensée familière à l'écrivain, je dis même au philosophe? Ne fallait-il pas confronter (après d'autres, et plus minutieusement ou plus complètement qu'eux) l'œuvre de l'écrivain, préalablement mise en fiches, avec chaque *epigramma*? L. Peyràni ne pensait-elle pas elle-même exactement ainsi sur la méthode à suivre? Est-ce hasard si, dans l'appendice, elle reprend la question de la chronologie de ces diverses pièces, ce qui lui est une occasion d'en préciser autant qu'il se peut le sujet par rapport à la psychologie, à la pensée de l'auteur en telle période ou situation de sa car-

rière ou de sa vie? A quoi elle répondra sans doute qu'elle portait en elle cette préoccupation et que son tri, au total, est assez bien fait. Et je le croirais volontiers. Mais, alors, pourquoi ne pas nous aider par quelques indications à la suivre dans ce travail? Pourquoi ne nous a-t-elle même pas donné la liste des *epigrammata* qui lui semblent authentiques, le texte aussi de ces *epigrammata* que nous devons aller chercher dans Bücheler, dans Baehrens (ou dans Haase)? Et, si elle ne partage pas sur l'authenticité, ici ou là, l'opinion de ces critiques, ou si elle n'éprouve pas leurs doutes au même degré, pourquoi n'avoir pas esquissé une table de concordance exprimant cela même? Nous hésitons d'autant moins à lui adresser ces reproches que nous sommes sûrs que l'on ne pourra reprendre la question sans recourir à son travail.

F. Préchac.

Ezio Franceschini, *Il commento di Nicola Trevet al Tieste di Seneca* : Orbis Romanus, Biblioteca di testi medievali, Milano, 1938, XII & 89 pages.

Nicolas Trevet ou Triveth est inconnu à bien des philologues : ils n'ont sans doute pas rencontré son nom dans l'imposante histoire de l'humanisme (*Classical scholarship*) par Sandys. Du moins, les sénéquisants, les amis de Térence le connaissent. Ceux-ci, parcourant les lettres de Nicolas Clemengis, ont remarqué, après R. Sabbadini, certaine missive au cardinal Galeotto, farcie d'extraits de Térence et de Donat ; demandé, à l'Ambrosienne, le manuscrit français de Donat qu'avait trouvé Clemengis et qui offrait, avec le commentaire de Térence, des gloses du dominicain anglais, Nicolas Trevet, aux tragédies de Sénèque... Ce même Trevet, qui fleurissait à la fin du XIII^e^ et au début du XIV^e^ siècle, avait exposé la structure du mètre ïambique, tandis que son contemporain Lovato exposait toute la métrique de ces tragédies (Sabbadini, *Le scoperte dei codici...*, p. 81, p. 106). C'est alors, en effet, qu'oubliées du moyen âge, elles reparaissent à la lumière. Un de leurs modernes éditeurs, Peiper, a pu dire que le commentaire de Trevet est indispensable pour reconstituer l'archétype de la famille *A* (cf. éd. L. Hermann ms. τ).

L'auteur du commentaire n'avait pas prévu ce résultat. Il voulut seulement faciliter à son évêque, Albertini de Prato, qui lui avait demandé ce service, la lecture des pièces de Sénèque. Dans un livre à part, M. Franceschini étudie la vie et l'œuvre de Trevet et classe les manuscrits qui offrent ce commentaire. Il nous donne ici ses conclusions et le texte.

Trevet ne comprit pas, à proprement parler, Sénèque le Tragique,

dont l'art devait lui échapper ; il explique seulement la construction des périodes, glose les mots difficiles, les noms des personnages mythologiques, illustre par des notes, des figures, les passages de portée astronomique... La vraie intelligence, au moins l'imitation intéressante de Sénèque le Tragique, est ailleurs : dans l'*Ecerinis* du Padouan Mussato, la première tentative hardie, heureuse, pour restaurer le théâtre classique, le prélude aux œuvres florentines, plus glorieuses encore, d'imitation. Le commentaire de Trévet ne sort pas de l'école ; du moins, il reste attaché au théâtre de Sénèque ; les gloses s'en retrouvent éparses dans les exemplaires des tragédies qu'on multiplie dès lors : succès non bruyant, mais indéniable.

Du commentaire suivi, M. Franceschini a détaché la partie expliquant le *Thyeste*, « chef-d'œuvre du théâtre annéen ». L'apparat permettra aux philologues de reconstituer le manuscrit unique dont Trévet s'était servi : car le moine cite intégralement le texte qu'il a été chargé d'éclaircir. L'éditeur nous offre l'arbre généalogique des dix *codices* qu'il a utilisés (parmi lesquels ne figure pas le *recentior* de l'Ambrosienne). L'aridité de la glose est compensée par la présentation typographique, par la beauté des planches (enluminures, pages de *codices* en noir ; schéma de l'*orbis terrarum*). Le tout est précédé par la lettre épiscopale requérant le commentaire et par la réponse du dominicain.

F. Préchac.

Claude W. Barlow, *Epistolae Senecae ad Paulum et Pauli ad Senecam* ⟨*quae uocantur*⟩ : Papers and Monographs of the American Academy in Rome, vol. X, American Academy in Rome 1938, printed in Austria, VII & 164 pages.

Comme nos « éditions G. Budé », cet ouvrage contient une notice littéraire (en vérité répartie en deux chapitres distants), une notice critique (elle-même morcelée), un texte et une traduction ; sans compter les *Testimonia* selon la tradition de la Renaissance, l'index des passages qui diffèrent dans l'édition de Haase et celle-ci, et quatre planches fort bien venues donnant, après le *stemma codicum*, quelques pages des manuscrits principaux (de Paris, de Bruxelles, de Vienne).

Comme Érasme, dans la notice littéraire (chap. I, IV) M. Barlow examine la tradition qui nous présente un Sénèque converti au christianisme. Il estime judicieusement qu'elle vient surtout d'une réflexion de Lactance : « Sénèque eût été chrétien, s'il eût trouvé quelqu'un pour lui montrer la voie », et de cette correspondance même qui existait au temps de saint Jérôme et qui le décida, bien qu'il ne l'eût sans doute pas lue dans son désert de Bethléem, à placer le philosophe au nombre

des *sancti* : terme assez vague, puisqu'il l'appliquait également à Philon et à Josèphe. Une prise de contact entre Sénèque et Paul n'est affirmée que bien plus tard, vers le VII^e^ siècle, dans l'œuvre du Pseudo-Lin, où nous saisissons, en même temps, une autre tradition, d'après laquelle Paul aurait exercé une action spirituelle sur la maison impériale et sur le Sénat. Les deux traditions vécurent jusqu'à la Renaissance : ne montra-t-on pas, à Rome, le lieu où les rencontres avaient eu lieu entre l'apôtre et le philosophe, non loin de l'actuel « Ponte Garibaldi »? Érasme porta un coup décisif à la légende. Aujourd'hui, elle a vécu, bien que plus d'un savant pense encore pouvoir démontrer que Paul, durant son séjour à Rome, vint en contact avec divers membres de la *domus principalis* et opéra dans ce cercle ses premières conversions.

Cette correspondance aura été fabriquée entre 325 (Lactance paraît l'ignorer) et 392 (Jérôme la mentionne).

A l'examen, elle se révèle intéressante. Les indices de suspicion ne sont plus aujourd'hui dans les dates (consuls ordinaires, suffects) mises à la fin des lettres : à cet égard même, l'auteur était muni de documents importants (p. 84, 146) dont la trace serait difficile à trouver dans la littérature latine après le IV^e^ siècle. M. Barlow note qu'il s'inspira bien moins des œuvres de Sénèque que de la Bible, de saint Paul lui-même (liste éloquente, p. 85 et suiv., des passages parallèles). Après M. Liénard, qu'il cite, l'éditeur remarque une frappante ressemblance entre ces lettres (dimensions, formules) et la correspondance de Symmaque. Ce qui en confirmerait la date, proposée plus haut, en la reportant toutefois peu avant la mention hiéronymienne. Le fond se définit par les thèmes suivants : quelques allusions à la doctrine chrétienne (lettre 14 notamment), par exemple quand Sénèque déclare qu'il la fera connaître à Néron ; surtout la nécessité, plusieurs fois rappelée, de bien s'exprimer en latin (c'est Sénèque qui fait la leçon, et il propose à son correspondant une *copia verborum*) : thèmes familiers à un bon élève de rhétorique d'alors. Nous pourrions, certes, avoir affaire à un exercice d'école : au « devoir » d'un condisciple de Symmaque. Peut-être s'agit-il d'une collaboration entre différents élèves, ce qui expliquerait des disparates dans le fond (par exemple, certaine diversité d'attitude à l'égard de Néron), des différences dans le vocabulaire, et préciserait l'hypothèse érasmienne d'une « composition d'étudiant » (Sen. 1529, *Ep. nuncup.* p. 4).

M. Barlow examine avec diligence la « latinité » du recueil (remarque fine sur le sens de *foro* 11, 7), la syntaxe (ainsi le subordonnant *certe quod*) ; il cueille une réminiscence de Virgile (*Aen.*, V, 815). Peut-être ne faut-il pas dire que *optimus quisque*, dans le sens de « the one best man », est nouveau (cf. *proximo quoque tempore* sous la plume de Sénèque). Les clausules (finales, internes, rythme fondé sur l'accent) sont étudiées

de près : elles décèlent précisément un élève de rhétorique encore inexpérimenté qui aurait écrit entre 350 et 392.

L'effort critique de M. Barlow est digne d'éloges, comparable à celui de M. Foerster, qui reclassait, en 1936, les manuscrits des *Lettres à Lucilius* et des *Questions naturelles ;* il en bénéficie, d'ailleurs, la tradition étant commune, dans une large mesure, aux œuvres authentiques du philosophe et à ces *spuria* ou *puerilia*. Il aboutit à un *stemma codicum* dessiné par la main experte du directeur de l'Académie américaine, sans nous laisser ignorer que deux des manuscrits anciens de la Bodleienne et une trentaine d'autres du XII^e^ siècle sont restés en dehors de son exploration. Ici encore, les conclusions sont curieuses : ainsi (p. 104), nous apprenons que la récension carolingienne représentée par la famille δ remonte à Alcuin.

Il nous reste à louer l' « accuracy » du texte, de l'apparat, de la traduction, du commentaire, si remarquablement préparés par les notices que nous avons trop brièvement analysées.

F. PRÉCHAC.

Gerhard BENDZ, *Die Echtheitsfrage des vierten Buches der Frontinschen Strategemata* : Lunds Universitets Arsskrift, N. F., Avd. 1, Bd. 34, Nr. 4, Lund, C. W. K. Gleerup, 1938, 272 pages.

Il s'agit d'un procès en révision. Il y a tantôt quatre-vingts ans, C. Wachsmuth avait soutenu, dans un article du *Rheinisches Museum* (XV, 1860, p. 574), que le livre IV des *Strategemata* de Frontin n'était qu'une falsification du V^e^ ou VI^e^ siècle. Quinze ans plus tard, dans l'*Hermes* (IX, 1875, p. 72), Wölfflin, fort de son *Stilgefühl*, apportait à cette thèse l'appui de sa haute autorité. Depuis lors, nombre de mémoires ont paru pour et contre, mais les tenants de l'inauthenticité l'emportaient nettement. Il n'est pour s'en convaincre que de lire Schanz-Hosius, t. II, p. 797. En pareil cas, le mal est vite fait et l'article du *Rheinisches Museum* qui mit le feu aux poudres n'avait que dix pages ; il n'en faut pas à M. Bendz moins de 272 pour démontrer la légèreté de Wachsmuth et de tous ceux qui l'ont suivi.

Il a pu ainsi mener une enquête exhaustive sur la préface du livre IV, les sources, la morphologie, la syntaxe, à laquelle il consacre une cinquantaine de pages sans cesse instructives, la stylistique. On a remarqué, par exemple, dans le livre IV, *bellum* au sens de *proelium*, mais le même emploi est attesté dans le livre I ; on a remarqué la construction du génitif singulier collectif (type *terrendi hostis causa*), mais le même tour est attesté trois fois dans les livres I-III et, qui mieux est, dans un fragment « gromatique » de Frontin. La démonstration est triomphale. Si

le livre IV est rédigé avec plus de hâte et constitue plutôt une suite de fiches, il n'en est pas moins incontestablement de Frontin, dont tous les procédés s'y retrouvent et sans aucune de ces outrances que les pasticheurs ont peine à éviter.

M. Bendz se flatte, en terminant, d'avoir donné un exemple de la méthode qu'il convient de suivre dans l'étude de ces questions d'authenticité. Il a raison. Beaucoup de procès similaires sont sans doute à réviser. On a des listes d'*Echtheitsfragen* (cf. la note 2 de la p. 3 de M. Bendz, qui renvoie, entre autres, au travail de Birt, in Iw. v. Müller *Handbuch*, I, 3, 3e éd., Munich, 1913, p. 222), qui peuvent suggérer des travaux du même ordre. Il est évident que ce livre d'un disciple d'E. Löfstedt serait, pour qui s'engagerait dans cette voie, un guide d'une rare sûreté.

M. Durry.

F. A. Bieter, *The Syntax of the Cases and Prepositions in Cassiodorus' Historia Ecclesiastica Tripertita* : Studies in Medieval and Renaissance Latin, vol. VI, Washington, 1938, xiv & 220 pages.

R. M. Hauber, *The Late Latin Vocabulary of the Moralia of Saint Gregory the Great* : Studies in Medieval and Renaissance Latin, vol. VII, Washington, 1938, xiii & 153 pages.

En ce qui concerne la classification de Cassiodore et saint Grégoire parmi les auteurs médiévaux, j'ai déjà formulé mes objections dans cette *Revue*, t. XIII (1935), p. 192 et 195.

Dans la monographie sur la syntaxe des cas et des prépositions dans l'*Historia Ecclesiastica Tripertita* de Cassiodore, M. Bieter s'efforce de considérer la langue de cet ouvrage d'un point de vue historique et d'apprécier les phénomènes linguistiques dans le cadre du développement de la langue latine. Quoique, à mon avis, son appréciation ne soit pas toujours correcte, sa méthode est supérieure à celle suivie dans la plupart de thèses de Washington.

L'*Historia Tripertita* est une compilation et une traduction de trois historiens grecs, Socrate, Sozomène et Theodoret. Il apparaît que Cassiodore lui-même a fait un choix des passages à traduire, mais que la traduction n'est pas de sa main ; c'est l'œuvre d'un de ses moines, nommé Epiphanius. Le rôle de Cassiodore est donc celui d'un éditeur, et ainsi s'explique que la langue de l'*Historia Tripertita* est différente de celle des *Variae* de Cassiodore (examinée il y a quelques années par M. Skahill). Il me semble que la langue de l'*Historia* est moins artificielle.

Les matériaux amassés par M. Bieter sont très riches, et il les a classés d'une manière assez correcte. J'apporterai quelques réflexions à propos des phénomènes notés et discutés par lui.

A la page 6, M. Bieter cite un passage avec le pluriel *carnes*, et il fait

l'observation que la signification de ce pluriel est « pieces of meat ». Je sais qu'on trouve cette explication dans plusieurs lexiques, et elle est correcte pour les auteurs profanes ; chez les auteurs chrétiens, cependant, le pluriel signifie le plus souvent : « viande comme aliment ». C'est une différenciation de sens : le sing. *caro*, gr. σάρξ, avait pour les chrétiens la signification de « la chair, inclination charnelle », et la signification matérielle s'est attachée au pluriel, comp. *Handelingen van het zestiende Nederlandsche Philologencongres* (Groningen, 1935), p. 56. — A la même page, le plur. *caeli* est caractérisé comme « poétique et ecclésiastique ». Le pluriel *caeli* a, en effet, chez les poètes, valeur de singulier, mais, chez les chrétiens, *caeli* signifie « résidence de Dieu » ; le pluriel est emprunté à l'hébreu. — Je ne crois pas que les pluriels des neutres de la deuxième déclinaison soient empruntés par le latin tardif à la langue poétique, ni non plus qu'ils proviennent de tendances rythmiques, comme M. Bieter le pense (p. 6 et suiv.) avec Apel, *De genere neutro intereunte*, p. 16 et suiv. Ce sont plutôt des éléments très anciens, qui se sont maintenus dans la langue courante de tous les temps ; comp. Schrijnen, *Neophil.*, VI (1921), p. 270 et suiv.

Il me reste encore à faire quelques observations sur l'influence grecque dans l'*Historia Tripertita*. A la p. 205, M. Bieter fait la remarque que le nombre de grécismes dus à une traduction plus ou moins mécanique du texte original est très restreint. Mais il ajoute : « In many instances, however, where a Greek idiom seems to have been carried over into the Latin, it is surprising to find the same usage in previous authors, even those whose works are not translations. This fact helps to demonstrate the extent to which Greek modes of speech contributed to the development of Christian Latin. » Cependant, il ne faut pas exagérer l'importance de l'influence grecque sur la syntaxe du latin chrétien. On peut signaler, il est vrai, un certain nombre restreint de vrais grécismes, mais, le plus souvent, l'influence du grec a seulement favorisé un usage qui existait déjà, plus ou moins développé, dans la langue latine. Les cas où le latin a emprunté au grec une particularité syntaxique qui lui était tout à fait étrangère sont extrêmement rares. Très souvent aussi, des constructions parallèles dans le grec et le latin sont le résultat d'un développement psychologique et linguistique identique, mais indépendant dans les deux langues. C'est très souvent le cas pour l'usage des prépositions, comme *circa* et περί, *ad* et εἰς, πρός, *apud* et παρά, et il m'est impossible d'être d'accord avec M. Bieter, qui croit pouvoir constater une influence grecque considérable dans la tendance à étendre l'usage et les significations de ces prépositions.

— Les *Moralia* de saint Grégoire proviennent de conférences données par lui pour ses moines et publiées plus tard après une légère revision.

Sans doute, le caractère original est encore perceptible dans la langue de cet ouvrage, qui occupe une place un peu isolée parmi les œuvres de saint Grégoire. Cependant, il ne faut pas prendre trop au sérieux la remarque de saint Grégoire sur le style et la langue des *Moralia* : « Ipsam loquendi artem, quam magisteria disciplinae exterioris insinuant, servare despexi..., non metacismi collisionem fugio, non barbarismi confusionem devito, situs motusque et praepositionum casus servare contemno, quia indignum vehementer existimo, ut verba caelestis oraculi restringam sub regulis Donati » (*Mor.*, p. 516 B). Il était presque devenu de tradition, chez les auteurs chrétiens, d'émettre des opinions dédaigneuses sur les règles des grammairiens. La langue des *Moralia* n'est, d'ailleurs, pas du tout populaire, mais elle semble se rapprocher de la langue contemporaine des gens cultivés.

La disposition du livre de Sœur Hauber et la méthode suivie sont les mêmes que dans les autres études lexicographiques et sémasiologiques de cette série. L'auteur nous donne presque exclusivement une énumération du vocabulaire des *Moralia* sans observations ni explications. Je crois donc pouvoir me borner à quelques observations d'ordre général.

Le vocabulaire des *Moralia* est très riche, et les listes dressées par Sœur Hauber nous démontrent d'une manière claire la stabilité du vocabulaire verbal et nominal du latin chrétien. C'est un système bien organisé, qui ne s'est pas modifié notablement depuis le temps de saint Jérôme et de saint Augustin. Mais ce vocabulaire n'est pas, en premier lieu, la création des auteurs chrétiens, comme Sœur Hauber le dit à tort (p. 127), mais de la communauté linguistique, et ce sont les auteurs qui se servent des mots formés par la société des chrétiens.

Sœur Hauber a trouvé dans les *Moralia* 334 mots exclusivement chrétiens. Quoiqu'on ne puisse pas avoir une confiance absolue dans ces constatations, parce que l'auteur n'avait à sa disposition que des lexiques souvent fort incomplets, le nombre des christianismes reste quand même imposant. La grande majorité de ces mots sont des christianismes indirects (p. 132). En ce qui concerne la formation de ces mots, les résultats des recherches de Sœur Hauber sont analogues à ceux que j'ai obtenus pour le vocabulaire des sermons de saint Augustin : la plupart des substantifs sont formés avec les suffixes *-tio*, *-tor*, *-tas*, les adjectifs avec *-bilis*, *-alis*, *-arius*. Les verbes, qui sont moins nombreux que les formations nominales, sont des composés, dont beaucoup avec le préverbe *con-*, des verbes dénominatifs (toujours de la première conjugaison), des inchoatifs et, enfin, les formations caractéristiques en *-ficare*.

Christine MOHRMANN.

Passio SS. Machabaeorum, die antike lateinische Uebersetzung des IV. Makkabäerbuches herausgeg. von Heinrich Dörrie : Abh. der Ges. d. Wissenschaften zu Göttingen, Philol.-hist. Klasse, Dritte Folge, Nr. 22, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1938, VIII & 147 pages.

C'est la première fois que le texte latin de la *Passio Machabaeorum*, traduction du soi-disant IV^e^ livre des *Macchabées*, a été édité. Le IV^e^ livre des *Macchabées* faisait partie du corps de la version des Septante jusqu'au III^e^-IV^e^ siècle : vers ce temps, les théologiens l'ont exclu du corps canonique de la Bible, mais, vers ce temps même, le récit de la mort des Macchabées paraît dans bon nombre de ménologes. Le texte grec nous est conservé par plus de quatre-vingt-dix manuscrits, dans lesquels il est attribué le plus souvent à Josèphe.

Une paraphrase latine de cette *Passion* grecque était très répandue dans les temps modernes. Ce n'était pas la version antique, mais une paraphrase de la main d'Érasme de Rotterdam, se basant sur deux manuscrits de la version latine antique. Cette paraphrase a été imprimée dans l'édition de Josèphe d'Érasme, parue pour la première fois à Cologne (1517?) et réimprimée depuis plusieurs fois. Mais la version latine antique, qui nous est conservée dans quarante manuscrits (donnant le texte complet ou bien un texte plus succinct), n'était pas encore publiée. Et c'est le mérite de M. Dörrie de nous avoir rendu ce récit curieux dans une édition scientifique, fondée sur un examen scrupuleux des manuscrits.

En ce qui concerne le caractère de cette *Passio*, c'est un mélange curieux de rhétorique boursouflée et de simplicité naïve. La langue est assez artificielle et d'un conservatisme voulu, mélangé, cependant, de beaucoup d'éléments vulgaires. La prose est rythmisée : on y trouve le *cursus* rythmique sans que l'observation de la quantité ait disparu complètement.

Reste la fixation chronologique. M. Dörrie traite cette question dans deux chapitres, faisant preuve d'une grande perspicacité. Cependant, je ne suis pas d'accord avec lui à tous les égards. Il croit trouver un premier indice pour la date de notre texte dans la manière dont le traducteur emploie le mot *passio*. Mais j'ai l'impression que M. Dörrie n'a pas une idée claire du développement sémantique de ce mot. *Passio* est un terme très usité dans la langue chrétienne. Chez Tertullien, il a la signification de « passion », à savoir 1° passion des martyrs, 2° passion du Christ. Mais, avant les temps chrétiens, nous constatons déjà une autre signification de ce mot : celle de « sentiment, impression ». Elle est attestée pour Varron chez Charisius, 241, 47, *De lat. serm.*, lib. V : *gene-*

rat animi passionem. Nous la trouvons aussi chez Apulée, *de Plat.*, II, 17 ; *de deo Socr.*, XII, 147. Saint Augustin nous en donne la définition, *De quant. an.*, 26, 48 : *video sic esse definiendum, ut sensus sit passio corporis per se ipsam non latens animam.* Cette signification appartient à la langue générale, et elle est beaucoup plus ancienne que la signification chrétienne. C'est donc à tort que M. Dörrie la considère, à la p. 33, comme plus récente. Saint Augustin nous fournit encore un témoignage intéressant dans son traité *De nupt. et conc.*, II, 55 : *Sed passio in lingua Latina, maxime usu loquendi ecclesiastico, non ad vituperationem consuevit intellegi.* Selon saint Augustin, *passio* ne peut donc pas avoir une valeur péjorative. C'est ce que nous constatons dans notre texte, où *passio* a, ou bien la valeur de passion des martyrs, ou bien celle de « sentiment », sans valeur péjorative, et jamais la valeur péjorative de πάθος du texte original. De ce parallélisme entre l'usage augustinien et celui de la *Passio Machabaeorum*, M. Dörrie conclut que celle-ci date de la fin du IVe siècle. Je ne peux pas reconnaître la valeur de cet argument. Saint Augustin nous donne les significations courantes de *passio*, qui existaient déjà depuis des siècles et se maintiendront encore longtemps. On trouve, il est vrai, chez saint Ambroise quelquefois une signification plus ou moins péjorative, mais elle reste exceptionnelle. — L'indice que M. Dörrie veut voir, à la p. 36, dans l'usage de *martyrium* dans la *Passio* me semble plus acceptable, mais c'est plutôt un *terminus post quem* assez vague (commencement du Ve siècle). — Le troisième argument : la circonstance que la *Passio* cite *Macc.*, II, 7, 25 selon une traduction plus ancienne que la *Vulgate*, ce qui serait inadmissible longtemps après l'année 405/6, ne me semble pas non plus très convaincant. On sait que plusieurs églises ont maintenu encore longtemps après la parution de la *Vulgate* leur traduction ancienne et que, surtout, la traduction hiéronymienne de l'Ancien Testament fut critiquée. — Le fait que saint Ambroise, qui donnait en 388, dans son traité *De Jacob et vita beata*, une paraphrase de *Mach.* IV, ne semble pas connaître notre traduction, et que, d'autre part, notre traduction ne porte pas de traces d'une influence ambrosienne, ce qui semblerait favoriser la date de l'année 390, ne me paraît pas non plus nous procurer un indice chronologique définitif. Si l'on demande mon avis sur la date de la version latine de la *Passio Machabaeorum*, je dois dire que l'année 390, proposée par M. Dörrie, me semble un peu tôt. Cet amalgame de langue artificielle et d'éléments vulgaires cadre mieux avec les usages littéraires et linguistiques du milieu ou de la fin du Ve siècle ; c'est la même chose pour le caractère rythmisé de la prose de notre *Passio.* Toutefois, un examen minutieux de sa langue pourrait seul fournir une solution définitive. Pour les recherches de ce genre, le texte soigneusement établi de M. Dör-

rie constitue une base solide et sûre. L'ouvrage atteste une grande érudition et il nous a rendu accessible une œuvre curieuse qui ne tardera pas à éveiller l'attention des savants, des théologiens et des historiens aussi bien que des linguistes.

Christine MOHRMANN.

Marco GALDI, *Saggi Boeziani* : Pisa, Giardini, 1938, 303 pages.

Marco Galdi est mort le 15 mai 1936, âgé de cinquante-six ans. Le livre posthume d'*Essais sur Boèce* dont nous rendons compte a été publié par son frère. Les conditions de la publication expliquent la nature de l'ouvrage : d'une vaste enquête préparée sur Boèce, on a recueilli dix-sept essais de longueur et d'importance variables, auxquels l'auteur n'avait pu mettre la dernière main.

Chacun sait que Boèce a été l'un des auteurs les plus lus à l'époque médiévale. Avec des restes d'esprit classique, Boèce est déjà un auteur du Moyen Age. Les gens de la Renaissance le lisaient encore volontiers. Les six premiers essais de Galdi ont pour objet de marquer l'influence de Boèce sur des écrivains de toute époque : Loup de Ferrières, Pétrarque, Mauricolo, Mantuano, et divers érudits ou artistes italiens, y compris ceux qui ont mis sur la scène des épisodes de la vie de Boèce. L'essai sur Boèce et Pétrarque est le plus important de l'ouvrage, et aussi le plus achevé. Chez nous, de Nolhac avait déjà abordé ce problème dans son *Pétrarque et l'humanisme*. Galdi, parfois avec quelque subtilité, pousse plus loin l'enquête et relève les rencontres de pensées et d'images, les similitudes de situation et d'état d'âme que présentent les deux auteurs.

Les essais suivants étudient soit Boèce lui-même, soit ses rapports avec divers auteurs anciens : l'auteur anonyme de l'*Etna*, Proclus, Plutarque, Cassien. On imagine difficilement deux esprits aussi opposés que Cassien et Boèce : ce dernier, cependant, avait lu attentivement les *Institutions monastiques* et les *Conférences des Pères du désert*. Les quatre pages du seizième essai montrent quelques rapports entre la langue de Pline le Jeune et celle de Boèce. Fort curieux, enfin, est le dix-septième essai, consacré à l'étude de la traduction de Boèce par Planude. On sait que Planude a traduit en grec le *Songe de Scipion*, la *Guerre des Gaules*, les *Métamorphoses*, les *Héroïdes*, et divers textes latins. On lui doit aussi une traduction de Boèce. Dans l'ouvrage de Galdi, des extraits plaçant en regard le latin de Boèce et le grec de Planude mettent en valeur les caractéristiques de la traduction : Planude paraît parfois en user assez librement avec son modèle ; sa phrase évite les tournures trop prosaïques.

Je ne sais si c'est à l'auteur défunt ou à l'éditeur qui a recueilli ces études encore inachevées qu'on doit la conclusion assez importante qui termine l'ouvrage. On s'efforce de retrouver un lien, « *un filo conduttore* », qui réunisse les membres épars de ce travail. Tel qu'il est, l'ouvrage de Galdi, inspiré par une fine critique, peut servir grandement à la connaissance de Boèce. Cet auteur a peut-être été trop négligé chez nous. Souhaitons que notre collection Budé donne un jour une édition maniable des œuvres principales de Boèce. A une époque où l'on peut avoir besoin de « consolation philosophique », il serait bon d'avoir commodément sous la main ce qu'en a écrit celui qu'on a appelé à juste titre l'*ultimo dei Romani*.

A. DAIN.

Sciences historiques.

A. PIGANIOL, *Histoire de Rome* : Clio, Introduction aux études historiques, III, Paris, Presses universitaires, 1939, LI & 576 pages, 75 francs.

Chef-d'œuvre de documentation, ce livre est plus impressionnant que bien des ouvrages de doctrine. On reste confondu devant cette systématisation de tous les instruments de travail et de recherche, qui emplit plus de 600 pages de menu texte, si denses qu'on y chercherait en vain un mot, un fait, une idée qui ne soient pas essentiels.

Il faut dire comment l'ouvrage est conçu, selon le plan qui est celui de la Collection : une Bibliographie générale emplit quarante pages compactes, embrassant toutes les périodes et tous les aspects, signalant tous les travaux essentiels et non périmés, avec, quand il le faut, un mot d'explication. Puis, division par chapitres et par époques, avec, dans chaque division, une partie d'exposition et une partie documentaire qui donne 1° l'indication des sources, 2° la bibliographie spéciale, 3° l'état des questions. Si bien que nous avons là à la fois une encyclopédie, une bibliographie et une méthodologie.

Je sais bien que, pour la constitution de sa bibliographie, M. Piganiol a eu sa tâche facilitée par les relevés de l'*Année philologique*, et il veut bien en témoigner dans une aimable dédicace ; mais quel travail de choix et d'élaboration nous lui devons ! Car ses bibliographies spéciales, au cours de chaque chapitre, sont explicatives et critiques. Les références aux périodiques sont données à l'aide des sigles mêmes adoptés par l'*Année philologique* ; exemple de méthode à louer et à imiter si l'on veut aboutir à cette organisation unitaire de la documentation que j'ai si souvent prêchée. La correction est parfaite : des sondages multiples m'ont à peine permis de corriger un J. Havet p. 270... Les travaux les